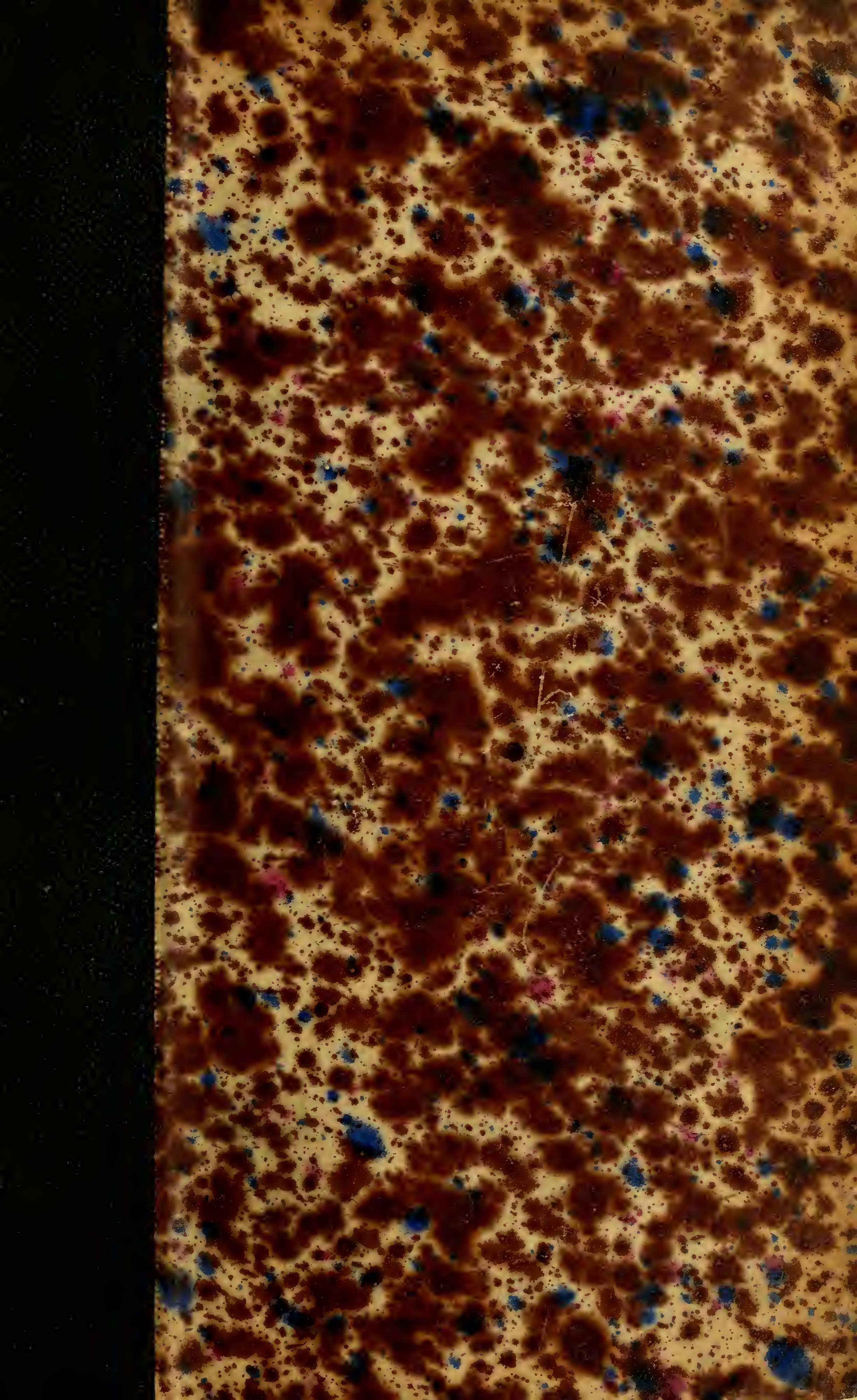


# LES POISSONS D'AVRIL, DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE, DE LA COMMUNE, &c. &c.



A PARIS.

De l'Imprimerie du Pere LALIGNE, rue du Chat-qui-pêche, N.° 100.

1790.



LES

# POISSONS D'AVRIL

## DE L'ANNÉE

### Mil sept cent quatre-vingt-dix.

---

PAUVRE Français ! que je plains ton ſort ! De tous ceux que tu as choiſis pour briſer les chaînes ſous le poids deſquelles tu gémiſſois depuis ſi long-temps, il n'en n'eſt pas un qui ne travaille à ta ruine ; donnes-toi la peine de me lire, laiſſe de côté cet enthouſiaſme dont tu es la triſte victime, & tu verras que toutes les belles promeſſes qu'on t'a faites, ne ſont que des Poiſſons d'Avril. Tu t'es plaint avec raiſon de l'ancien Gouvernement ; les Grands étoient des deſpotes,

des tyrans, & le pauvre peuple n'étoit qu'un tas d'êtres méprisés, qu'une classe de malheureux esclaves; on lui ôtoit ses biens, sa liberté, & pour peu qu'il criât à l'injustice, on le sacrifioit: mais qu'il se retrace tant qu'il voudra toutes les horreurs dont le despotisme ministériel s'est autrefois rendu coupable, qu'il maudisse les noms de tant de scélérats qui jouerent si indignement l'humanité, je soutiens, & j'ai malheureusement l'expérience pour moi, oui, Peuple aveugle & imbécile, je soutiens, à la face de la terre, que l'état affreux où tu es présentement réduit, est cent fois pis que celui d'où tu viens de sortir.

Tu desiras, tu demandas des Etats-Généraux; ta sotte crédulité te fit mettre ta confiance dans ceux qui se disent les Peres de la Patrie; chaque Député devint pour toi une divinité sur l'autel de laquelle tu aurois sacrifié jusqu'à ta personne même. Quand ils traverserent Paris, ce jour de troubles où le Roi se

rendit dans cette Capitale, chaque mere se répandoit en éloges, & disoit à un fils qu'elle serroit dans ses bras, regarde bien, mon enfant, regarde bien ces hommes-là, ce sont les Libérateurs de la Patrie ; ce sont eux qui ont mis fin à notre esclavage, & qui consacrent généreusement leurs veilles pour nous procurer un éternel bonheur. Chaque Décret qu'a porté cette assemblée de nouveaux tyrans, a été loué, applaudi, comme s'il eût été l'ouvrage de Minerve elle-même : mais, ô Peuple insensé ! est-ce que la sagesse d'un Décret qui supprime les chasses, si funestes à tes moissons, qui détruit quelques abus, doit te faire regarder comme sages tant d'autres décrets qui te ruinent, qui t'ôtent le pain ? Tous les bavardages que ces Messieurs ont fait sur les finances rendent-ils l'argent plus commun ? ne faut-il pas donner 60 liv. pour changer un billet de 1000 liv. ? Le payement des pensions se fait-il plus exactement qu'auparavant ?

Français ! ſois aveugle tant que tu voudras, fais-toi gloire de vanter la ſageſſe de tes Députés, de vanter leurs Décrets, je ne me laiſſe point entraîner par le torrent, & je dis hautement, duſſé-je être pendu, que les Députés, à quelques-uns près, ſont gueux & voleurs comme les anciens Miniſtres, ou des ſots indignes du choix que l'on a fait d'eux, puiſqu'ils ne ſavent pas faire le bien. Après t'avoir montré bien clairement que l'Aſſemblée nationale n'a gueres fait que des ſottiſes, je vais te montrer auſſi clairement que la Commune de Paris ne travaille pas moins à la ruine de la France, que l'Aſſemblée nationale elle-même. Qu'as-tu à me dire de bien au ſujet de la Commune ? Elle a reçu des ſommes immenſes pour remédier à nos maux, & elle ne les a employées en partie qu'à des repas, à des illuminations auſſi ſcandaleuſes qu'inutiles, à faire chanter des *Te Deum* en réjouiſſance de tes malheurs. Elle n'a rendu compte de ces dépôts ſa-

crés qu'aux Traiteurs, aux Marchands de vin & aux Catins, chez lesquels ils sont passés. Voilà, Parisiens, ce que j'ai à dire de moins désavantageux sur la Commune. Je sais que ceux qui jugent de sa probité par de séduisantes affiches exposées au Public, doivent avoir une haute idée d'elle; mais je laisse ces placards aux sots, & j'examine de près leur conduite, qui ne me laisse voir en eux que des gueux qui nous dupent. Hélas! de quelque côté que je me retourne, je ne vois qu'abus crians; je ne rencontre que des scélérats qui nous trahissent.

On se récrioit autrefois contre l'iniquité des Juges, contre des procédures odieuses, & l'on conserve aujourd'hui un Corps qui ne craint point, dans un temps de soi-disante liberté, de sacrifier indignement l'innocent. Un Marquis de Favras est soupçonné d'avoir trempé dans une conspiration, & le Châtelet le condamne à expirer sur un échafaud. Un Bézenval, fieffé scélérat, est reconnu cou-

pable; mais il eſt l'ami de la Cour, il a de grands protecteurs, & il échappe aux ſupplices que lui avoient juſtement mérité la plus noire trahiſon. Après tant de ſcélérateſſes, qui pourroit ne pas trembler pour la perte entiere de la France?

A tous ces Corps, dont chacun doit ſe déclarer ennemi, il s'en joint un autre dans ce moment-ci qui ſemble nous réſerver de nouveaux troubles. La Bazoche, qui, malgré ſes promeſſes de fidélité à la Nation, exprimées dans l'affiche du Diſtrict des très-Petits-Peres, n'eſt compoſée que d'un tas deClercs affamés, aboye & ſe fait placarder dans toutes les rues de Paris. Le déſeſpoir de ne pouvoir plus montrer un patriotiſme qui coûtoit 7 à 800 liv. par jour, lorſqu'ils gardoient, à Brie-Comte-Robert, leur cher ami Bézenval; le chagrin de ne plus garder que des ſalles & des appartemens à louer; le déſeſpoir d'avoir perdu la maiſon d'un Procureur, où ils faiſoient l'apprentiſſage de voleurs, les porte à faire du bruit, & à exciter une contre-révolution.

Le Clergé, d'un autre côté, peu capable de ſentimens d'honneur, a recours aux plus ſourdes menées, pour ſe maintenir dans la plus ſcandaleuſe opulence dans laquelle il étoit accoutumé de vivre. Un Evêque débauché, plus voluptueux qu'un Satyre, craint de voir diminuer des revenus qui ſervoient à entretenir des concubines, à payer une loge de Spectacle, à afficher un luxe inſultant. Voilà, Français, les hommes, les ſcélérats ſur leſquels ſont fondés tes eſpérances. Peux-tu donc, de bonne-foi, t'aveugler plus long-temps, & regarder comme tes bienfaiteurs ceux qui te dupent & te préparent les plus grands malheurs, en te donnant d'avance des *Poiſſons d'Avril.*

---

